

Jaan Kaplinski
Écrivain et critique littéraire, Estonie



Synergies Pays Riverains de la Baltique
n°6 - 2009 pp. 31-36

Résumé : *Selon l'auteur, les langues finno-ougriennes renvoient à des cultures méditatives où l'homme doit préalablement « traduire » son savoir pré-linguistique (i.e son expérience) dans une langue qui lui pose des problèmes pour trouver une expression préfabriquée précise. Dès lors, au lieu d'une expression ou d'un mot il emploie une approximation. C'est une des raisons pour lesquelles les peuples finno-ougriens, placés physiquement en Europe, partagent beaucoup de traits communs avec l'espace linguistique de l'Asie centrale et orientale.*

Mots-clés : *langues finno-ougriennes, cultures méditatives, idéophonie, onomatopée*

Abstract: *For the author, Finno-Ugric languages refer to meditative cultures for which Man must first « translate » His pre-linguistic knowledge (i.e. His experience) in a language which makes it difficult for Him to find a precise prefabricated expression. Thus, instead of a phrase or a word, He uses an approximate. This is one the reasons why Finno-Ugric peoples, who are physically situated in Europe, share many common traits with the linguistic space of central and oriental Asia.*

Keywords: *Finno-Ugric languages, meditative cultures, ideophonia, onomatopoeia.*

Si l'on envisage l'Union européenne sur le plan linguistique, on peut constater qu'avant l'adhésion de la Finlande en 1995, cette organisation était un vrai club indo-européen. En fait de langues non-indoeuropéennes, on ne pouvait y compter que le basque. Maintenant, après l'entrée de la Finlande, de la Hongrie et de l'Estonie, l'UE est devenue plus polyglotte. Ce fait a-t-il une signification autre que purement linguistique ? Il faut dire que la langue n'est pas un phénomène isolé, elle est une part intégrale de la communication humaine, de la culture humaine. Il existe beaucoup de livres et d'essais sur le lien entre la langue et la culture, en particulier entre la langue et la pensée. Mais il me semble qu'un tel point de vue est trop limité parce que l'on ne devrait

pas regarder la langue ni la pensée en soi, mais dans leurs contextes culturel et communicatif. Les hypothèses concernant l'influence d'une langue sur la pensée d'une communauté qui en fait usage sont assez bien connues. On peut mentionner par exemple « l'hypothèse Sapir-Whorf » et les idées de plusieurs autres philosophes du langage comme Wilhelm Von Humboldt ou Leo Weisgerber. Il est intéressant que Nietzsche ait eu des idées similaires¹. Il pensait que le système grammatical d'une langue donne naissance aux systèmes philosophiques créés par les philosophes utilisant cette langue. Un petit fait particulièrement intéressant : Nietzsche a probablement été le premier à avancer l'idée que les philosophes de « l'aréale ouralo-altaïque » peuvent avoir une vue du monde et une philosophie différentes de celles des Indo-Européens ou des Musulmans.

Mon propre point de vue - je ne sais pas s'il est indo-européen ou finno-ougrien - est qu'il faudrait prendre en considération tout le système des relations et influences entre la langue, la culture (tout particulièrement la communication), la pensée et les formes formalisées et ritualisées de la pensée comme la littérature, la philosophie et la science. Il serait erroné de supposer que c'est avant tout la langue qui influence la pensée et la culture, parce qu'elle est aussi influencée par la culture, par les formes de communication privilégiées dans telle ou telle communauté.

Au cours d'une recherche que j'ai menée sur les mots et des couples de mots mimétiques (idéophones, onomatopéiques) dans les langues finno-ougriennes, j'ai été étonné du fait que l'idéophonie dans ces langues autrement bien éloignées les unes des autres m'a permis de faire le constat d'un extrême conservatisme et d'une très forte ténacité. On peut trouver des couples idéophoniques de mots estoniens tels que *kila-kola*, *tühi-tähi*, *surimuri*, *sigin-sagin* dans presque toutes les langues de notre groupe, y compris le Hongrois, langue avec laquelle l'estonien ne possède qu'une centaine de racines communes. Il est intéressant d'observer que des couples de mots similaires se trouvent également dans les langues mongoles, turques et dravidiennes, comme aussi dans le japonais et le coréen. Cela prouve que l'estonien, le finnois et le hongrois ont préservé des traits qui les lient aux langues de l'Asie centrale et orientale, et que, par contre, ils ne sont pas très répandus et productifs dans les langues indo-européennes de l'Europe occidentale et centrale. C'est un petit fait qui nous rappelle que l'Europe comme continent et comme unité culturelle isolée n'existe pas ou ne possède pas de frontières bien délimitées. L'Europe est culturellement une partie semi-autonome du grand continent d'Eurasie. Ici, les Estoniens et les autres peuples Finno-Ougriens pourraient constituer une sorte de lien entre l'Ouest - l'Europe historique (l'Europe post-romaine ou post-Carolingienne) - et l'Est : la Russie et l'Asie orientale.

Des couples idéophoniques de certains mots figurent aussi dans les langues de l'Europe occidentale. Ils sont les plus fréquents en anglais comme *flip-flop*, *fuddy-tuddy* ou en allemand : *Mischmasch*, *Techtelmechtel*. Mais ces expressions sont quand même beaucoup moins répandues dans les langues occidentales que dans les langues finno-ougriennes, turques ou dravidiennes. Il y a malgré tout une exception, et c'est la seule langue non-indoeuropéenne de la région - le basque - où il existe une masse de couples de mots similaires en estonien et

en hongrois. Il serait trop risqué d'essayer d'interpréter ce fait en termes de linguistique historique. Il serait encore plus risqué de l'interpréter dans l'esprit de Sapir-Whorf ou Nietzsche.

On peut quand même se demander si l'on ne pourrait pas imaginer une philosophie à la basque comme, à mon avis, il existe une philosophie à l'allemande, et tout particulièrement celle de Martin Heidegger. Mais, jusqu'à nos jours, il n'existe qu'une seule philosophie indépendante de la tradition antique européenne, et c'est la philosophie chinoise². Les sinologues sont plus ou moins convaincus qu'il existe un lien entre la structure du chinois et les traits spécifiques de la pensée chinoise. Cette pensée est caractérisée par une très forte tendance nominaliste. Avant tout, les anciens philosophes taoïstes ont clairement exprimé leur méfiance envers la langue, envers les mots. Zhuangzi écrit que les mots sont là pour attraper le sens ; et quand le sens est attrapé, on oublie les mots... Ce nominalisme archaïque et radical représente vraiment une approche différente du logocentrisme régnant en Occident. Zhuangzi était probablement un contemporain d'Aristote, et en comparant Aristote et son maître Platon avec les classiques chinois Laozi et Zhuangzi, on peut se faire une idée de la différence existant entre les tendances dominantes de la philosophie de l'Extrême Orient et de celle de l'Europe.

Il n'est pas sans intérêt de mentionner que les couples de mots idéophoniques sont assez fréquents aussi en chinois. Ainsi le chinois est sur ce point typologiquement proche du japonais et du coréen, et aussi des langues du groupe finno-ougrien. On peut dire que, dans toutes ces langues, il y a une tendance à exprimer certaines choses telles que les sons, mouvements, notions générales et abstractions d'une manière différente de celle qui prévaut dans la tradition occidentale. En chinois classique par exemple, le couple « montagne(s)-rivière(s) » (*shan-shui*) correspond à ce que les Français appellent « paysage ». En vieil estonien, l'expression « poumons-foies » (*kopsud-maksad*) signifiait les entrailles. On peut voir dans cette façon de nommer une particularité importante : alors que la signification des mots comme « paysage » ou « entrailles » est plus ou moins délimitée, on peut la définir « à l'aristotélicienne », *per genus proximum et differentiam specificam*, on ne peut pas bien définir « poumons-foies » ou « montagnes-rivières ». De tels mots expriment des notions ouvertes, « prototypiques ». Souvent il n'y a pas de limites claires entre les notions car le champ sémantique de nos langues n'est pas divisé en territoires bien délimités. L'attention des parleurs du chinois ou langues finno-ougriennes n'est pas fixée sur les lignes de division, sur les marges, les différences spécifiques, mais sur le typique, le centre des territoires sémantiques.

Cette imprécision de notre espace sémantique peut bien être une conséquence du fait que les Estoniens comme les représentants de nombreux autres peuples ont une attitude différente envers la langue et particulièrement le rôle de la langue en communication et en pensée. Notre univers n'est pas « prédéfini » par le bon Dieu ou par la tradition. Ce n'est pas un univers parfaitement organisé où chaque chose a son propre nom et chaque mot correspond à une chose précise. L'univers finno-ougrien est plus vague, ici la distance entre les mots et les choses est plus grande. Comme évidemment la distance entre les mots et les choses

dans l'univers de la culture chinoise ou les taoïstes l'ont exprimée d'une façon lapidaire: « Les mots sont les visiteurs des choses », tandis que pour la pensée occidentale depuis Socrate, les mots et les choses ont été intimement connectés. Ce fait a des conséquences non seulement pour la pensée abstraite, pour la philosophie ou la théologie, mais également pour la communication quotidienne des gens.

Si les choses n'ont souvent pas de noms fixes, il est plus difficile de les décrire à l'aide de la langue. Les Estoniens, les Finnois et les autres Finno-ougriens ont plus souvent recours à d'autres moyens dont l'un des plus importants est l'idéophonie. J'oserais décrire l'idéophonie comme une quasi-langue ou même un hybride entre la langue descriptive et la pantomime. Cette pantomime emploie le minimum de moyens : notre voix et nos organes articulatoires pour imiter la langue. On peut aussi voir dans l'idéophonie une espèce de mini-théâtre. On imite autant qu'il est possible. Dans les langues finno-ougriennes ou dravidiennes comme en japonais on trouve abondamment des mots purement onomatopéiques. Je peux citer comme exemple une série des mots estoniens pour des sons commençant par le son « s »: *sabin, sahin, sagin, sibir, sidin, sigin, sirin, sobin, sohin, solin, sorin, suhin, sulin, surin, sädin, särin, sõrin...* Ces mots ne sont pas définissables, leur signification n'est pas strictement mise en place, mais est assez ouverte. La liste de ces onomatopées n'est pas close non plus, on peut en inventer d'autres.

En revenant aux couples de mots, on peut voir ici le résultat du même éloignement entre les mots et les choses. Si nous n'avons pas un mot précis pour une chose, on peut en employer plusieurs avec une signification similaire. Ainsi on dit en estonien « sood-rabad » (*marais-fagnes*), « käed-jalad » (*mains-pieds*), « linnud-loomad » (*oiseaux-animaux*) etc. En estonien, on a parfois créé des mots avec une signification plus générale comme « jäsemed » pour les extrémités, mains et pieds, mais souvent ces mots ne sont pas employés dans la langue parlée, et leur usage est borné à la terminologie ou à la langue officielle. Il y a un conflit entre « l'esprit » de la langue qui reste bien vivant dans la langue parlée, mais aussi dans la langue de l'Internet, de la téléphonie, et dans la langue officielle développée, administrée et même enseignée par les institutions comme l'école. On peut y voir un conflit plus général entre la culture et la communication entre les peuples finno-ougriens et ceux dont la langue maternelle est d'origine indoeuropéenne. L'Estonie comme la Finlande et la Hongrie sont des nations européanisées par les Allemands et les Suédois, mais aussi par leurs propres élites ayant une forte orientation occidentale. Pour la langue estonienne, cette orientation à-demi consciente, à-demi inconsciente a conduit à une indo-européisation de notre langue, parfois simplement à la création des correspondances avec des mots allemands, français ou anglais sans prendre en considération le caractère, « l'esprit » de la langue. Par exemple, on a inventé plusieurs mots correspondant aux mots français comme « volupté », « magnifique », « suave », « vertu » etc. sans se demander pourquoi la langue estonienne n'avait pas de mots avec une telle signification. Si l'on prend en compte la richesse de vocabulaire idéophonique en estonien, on ne peut pas dire que cette langue soit pauvre ou primitive. L'estonien comme le finnois et le hongrois sont simplement différents et la pensée de ses locuteurs est donc différente aussi.

On peut se souvenir des opinions exprimées jadis par les étrangers, particulièrement des ecclésiastiques sur le caractère primitif et sur la pauvreté de notre langue. Pour les prêtres catholiques, le problème était l'absence des mots nécessaires pour la religion catholique, la vertu ou l'immaculée conception.

Notre élite philologique ignorait plusieurs possibilités de création et dérivation de mots particuliers de l'estonien, par exemple l'usage de couples de mots pour exprimer des notions générales. Au lieu de « kâed-jalad » - « mains-pieds » la langue officielle emploie « jäsemed », au lieu de « naelad-kruvid » - « clous-hélices » - « kinnitusvahendid » (« moyens de fixation »). La distance accentuée entre la langue et la pensée est ignorée, on n'en a pas pris conscience.

C'est un problème qui a des conséquences évidentes pour la vie pratique et l'intercommunication entre peuples de cultures différentes, particulièrement entre les locuteurs d'une langue finno-ougrienne et les Européens occidentaux. Pour un Italien ou un Français, parler est un acte immédiat, ils sont toujours *on standby*, prêts à répondre, à s'engager dans une conversation instantanément. Pour nous, c'est plus compliqué. Les Estoniens ou Finlandais doivent tout d'abord faire un effort de sortir de leur pensée ou imagination préverbale, s'apprêter à parler, à trouver les mots qu'il faut dire. Cela crée parfois des malentendus. Par exemple, un Finlandais ne veut pas toujours répondre tout de suite à une excuse, et on peut le considérer impoli, mais pour nous, la demande d'échange d'expressions de politesse est un effort, et il est plus poli de ne pas nous obliger à le faire. Nous sommes parfois incapables de nous engager dans un *small talk*. Quelques représentants de l'élite européenne considèrent cette maladresse communicative comme un défaut dont il faudrait nous débarrasser. J'ai entendu un discours d'une journaliste finnoise qui proposait aux Finlandais d'apprendre le *small talk* pour devenir plus Européens. Mais il faut se demander si les autres citoyens des pays de l'U.E. ne devraient pas être plus prêts à accepter le fameux silence des Finlandais, et donc s'il ne vaudrait pas la peine pour eux d'apprendre à se taire. Je me souviens d'un écrivain finlandais bien connu qui, se trouvant en compagnie d'universitaires et d'écrivains, n'avait pas dit un seul mot pendant toute la soirée. J'ai entendu dire aussi qu'une étudiante finlandaise se trouvant en Italie avait des problèmes avec ses hôtes : comme elle ne parlait parfois pas beaucoup, préférant se taire en compagnie des autres, on la trouvait drôle et on lui demandait si elle était malade.

Revenant aux problèmes de la langue, on peut constater que les langues finnoise et estonienne ont beaucoup de moyens d'exprimer l'imprécis, comme j'ai essayé de montrer. Il s'ensuit que nous autres Estoniens ou Finlandais préférons toujours nous exprimer d'une manière plus vague si nous ne sommes pas sûrs de ce dont on doit parler, ou bien à cause du manque d'un mot précis ou bien parce que nous ne parlons pas d'une expérience personnelle. Dans nos langues, il existe beaucoup de possibilités pour souligner qu'on parle de choses dont nous ne sommes informés que d'une manière indirecte, par l'intermédiaire des autres. C'est ce que les linguistes appellent « le potentiel » ou bien « le discours indirect ».

Tout cela ne veut aucunement dire que les Finno-ougriens ne sont pas capables de s'exprimer d'une façon précise. C'est seulement la marque d'une nécessité d'être plus prudent en affirmant des faits ou en les nommant. Nous ne croyons pas que les choses possèdent nécessairement leurs propres noms ; assez souvent nous

constatons que ce n'est pas le cas et nous devons trouver des approximations, des métaphores et d'autres moyens de parler de ce qui est resté vague pour nous. La précision ne consiste pas à décrire une chose vague avec une expression précise. À l'inverse, c'est une erreur de parler d'un fait précis d'une manière vague. Dans le monde où nous vivons, il y a des choses bien précises et délimitées, comme il y en a qui sont naturellement vagues, sans contours bien dessinés. Comme l'a expliqué le philosophe et mathématicien Norbert Wiener, il y a des étoiles qu'on peut énumérer, et des nuages qu'on ne peut pas énumérer. Et à mon avis, nos langues finno-ougriennes conviennent mieux pour décrire les nuages que les langues indo-européennes de l'Europe occidentale. Nos langues ont quelques traits typologiques qui nous rapprochent des langues d'Asie centrale et d'Extrême-orient.

Je pense que les cultures eurasiennes se divisent en cultures qu'on peut nommer communicatives et celles qu'on peut nommer méditatives. Dans les cultures communicatives, l'homme est toujours prêt à parler, sait immédiatement les noms des choses, préfère les expressions précises et a une forte confiance dans sa langue. Dans les cultures méditatives, l'homme doit tout d'abord "traduire" son expérience, son savoir pré-linguistique en sa langue, et il a souvent des difficultés à trouver une expression précise, préfabriquée, et de ce fait au lieu d'une expression ou d'un mot il emploie une approximation. Cela peut être une expression idéophonique, ou un couple des mots de signification proche. Parfois il invente lui-même une expression idéophonique, puisque le répertoire de ce type d'expressions n'est pas clos. Une culture "méditative" n'est pas logocentrique : c'est un fait qui est plus ou moins prouvé par l'histoire de la pensée et la littérature chinoise. Dans la langue poétique chinoise on ignore très souvent la différence entre le présent et le passé, entre le singulier et le pluriel, et un poème est parfois plus une indication, le signe d'une expérience, que sa description. La religiosité chinoise, comme la religiosité des peuples finno-ougriens, hésite à développer une théologie, une verbalisation de l'expérience de ce qu'on nomme le supranaturel, préférant les moyens d'en parler de façon indirecte ou même refusant d'en parler. Les ecclésiastiques sont enclins à considérer les Estoniens comme un peuple irréligieux parce que très souvent nos compatriotes préfèrent ne pas parler de Dieu, se contentant de dire qu'« il y a peut-être là quelque chose ». Je trouve que cette aversion pour parler du supranaturel d'une manière réaliste nous approche des Chinois ou Japonais, des bouddhistes zen qui refusent d'expliquer l'expérience suprême en mots, ou encore des taoïstes qui disent que le Tao (l'Absolu, la Vérité suprême) ne peut pas être exprimé en mots ; que si on le nomme, il cesse d'être le Tao.

J'espère bien ne pas avoir commis la même erreur dans mon intervention, et qu'elle pourra être utile à ceux qui aspirent à une mutuelle compréhension des peuples de cultures différentes dans l'Europe nouvelle et dans un monde de plus en plus mondialisé.

Notes

¹ Nietzsche, Friedrich. 1996. *Jenseits von Gut und Böse*, Goldmann, p. 22, 24.

² Sur ce sujet: Gernet, Jacques. 1991. *Chine et christianisme. La première confrontation*, Paris : Gallimard, pp. 322-332.